

— Mais oui, le frère de ma mère.

— Il s'appelle Joseph-Octave.

— Comment le savez vous ?

— C'est mon frère.

— Ah ! Dieu ! vous seriez ma tante.

Et le chevalier tomba, à son tour, aux pieds de celle qu'il était venu chercher au péril de tant de dangers, en lui racontant ce qui l'avait déterminé à se rendre en Amérique.

La malade tira de son sein un médaillon qu'elle remit au chevalier, en lui disant :

— Voilà le portrait de ma sœur et le mien.

— C'est bien cela, dit le jeune homme en l'embrassant avec amour.

La pauvre mère serra dans ses bras les deux jeunes gens, qui lui racontèrent comment ils s'étaient connus et aimés dès leur première entrevue.

Pendant la malade, se sentant de plus en plus affaiblir, demanda et reçut les secours de la religion au milieu de ses deux enfants qui sanglottaient. Quand les cérémonies saintes furent terminées, elles les fit de nouveau agenouiller auprès d'elle et leur dit :

— Enfants, ne pleurez pas, je suis trop heureuse de pouvoir mourir comme je meurs. Si ma vie a été dure, ma fin aura été douce et remplie de consolations. Donnez-moi vos mains, chers enfants, afin que je meure en les serrant, en les sentant près de moi ! Je vais vous attendre tous deux dans une vie meilleure. Vous prierez pour moi quand je ne serai plus. Laisse-moi t'embrasser encore, ma Nélida chérie, ajouta-t-elle en lui passant le bras autour de la tête et l'appuyant sur son sein. Ne pleure pas ma fille, tu trouveras dans ma sœur une autre mère, dans ton cousin, un mari qui sera pour toi plein de bontés et d'indulgence. Dieu te réserve peut-être une vie heureuse et douce, en dédommagement de tout ce que j'ai souffert. Surtout aimez-vous bien, mes enfants ; il n'y a pas de malheur qui tienne devant une affection pure et sincère. Je vais vous bénir, vous et vos enfants, et prier Dieu d'exaucer les vœux ardents que je fais pour vous. Soyez bon pour tous, patients et généreux dans votre famille ; partagez entre vous le fardeau de la vie, et vous verrez comme il est facile d'en alléger le poids. Pensez quelquefois à moi, non pour me pleurer, mais pour vous rappeler combien votre mère vous aimait et pour vous porter à tout ce qui est bon, beau et grand. Votre père n'a pas été l'homme de mon choix, comme sera pour vous votre époux. Ne cherchez pas à le connaître, retournez en Europe le plus tôt que vous le pourrez, ne cessez de prier pour lui. Adieu, mes enfants, nous nous retrouverons au-delà